



Fabrice Erre ©DR

« L'histoire dépend des questions que l'on se pose aujourd'hui »

Interview : LAURENCE DUPUIS

Fabrice Erre est dessinateur et scénariste de BD - il a travaillé avec Fabcaro, un des auteurs les plus en vue du moment - mais aussi professeur d'histoire-géographie au lycée Jean Jaurès de Montpellier. Il joint ses deux passions en tenant le blog *Une année au lycée* sur le site du Monde¹. Depuis 2018, il s'est attelé avec Sylvain Savoia à la série éducative *Le fil de l'Histoire raconté par Ariane & Nino* (Dupuis). Nous vous en faisons gagner quelques exemplaires ce mois-ci.

Votre choix d'études s'est porté sur l'histoire. Était-ce déjà dans le but de l'enseigner par la suite ?

« Non, tout s'est vraiment construit au fur et à mesure. Moi, ce que j'aimais, c'était surtout dessiner ! Mais entamer des études de dessin me paraissait très risqué. J'ai donc cherché quelque chose de plus solide, avec l'envie de lire, d'analyser. Et réfléchir à notre passé me semblait intéressant. Petit à petit, l'idée d'enseigner m'est apparue comme une possibilité de travailler tout en conservant pas mal de temps libre pour pouvoir faire d'autres choses, en l'occurrence dessiner. Mais ce que je n'avais pas anticipé, c'est qu'il faudrait attendre 5 ou 10 ans d'expérience pour avoir l'énergie et la disponibilité nécessaires à se consacrer à autre chose ! »

Les premières années d'un enseignant sont effectivement intenses...

« Oui ! C'est non seulement un métier contraignant en termes de travail de préparation et d'énergie mais c'est aussi un milieu qui vous immerge complètement. C'est un message important à faire passer aux futurs enseignants : cela vous immerge, que vous le veuillez ou non. »

Votre choix pour l'histoire s'est-il révélé être le bon ?

« Oui, j'ai apprécié l'étudier à la fac. L'histoire telle qu'elle est enseignée par les chercheurs, par les gens qui la fabriquent en réalité. J'ai compris que l'histoire n'est pas figée, elle dépend des questions que l'on se pose aujourd'hui. Cela m'a donné envie de creuser davantage et je suis allé jusqu'à la thèse afin d'apporter des réponses à des

questions non abordées ou en tous cas, pas sous cet angle. J'y vois là un point commun avec la bande dessinée. Il faut commencer par cette phase d'introspection en se posant les bonnes questions, pour ensuite trouver un moyen de mettre tout cela en forme et parvenir au bout de son idée. J'ai trouvé cela formidable. »

Vous est-il déjà arrivé d'utiliser vos dons pour le dessin et l'humour afin de désamorcer une situation compliquée en classe ?

« J'ai utilisé le dessin le moins possible car j'ai vite remarqué qu'il déconcentrait beaucoup les élèves. En revanche, l'humour, le décalage, bien entendu. C'est ce qu'il y a de plus efficace ! Le tout est de ne pas trop entrer en complicité affective avec eux, tout en cassant néanmoins une barrière. Une classe, c'est comme une personne. Un même type d'humour ne fonctionne pas avec toutes les classes. »

Pensez-vous qu'on puisse rire de tout ? Avez-vous souvent sensibilisé vos élèves à cette question ?

« Oui ! Absolument ! Rire, c'est communiquer d'une façon particulière. Je suis issu d'une génération très libérée, de la fin des années 70. L'époque de la création de Charlie Hebdo, d'émissions télévisées satiriques comme Les Guignols de l'info. Aujourd'hui, il existe une censure morale. Il faut maintenant apprendre aux élèves les limites de la liberté d'expression, les responsabilités qu'elle implique. »

Penchons-nous sur la collection *Le fil de l'histoire raconté par Ariane et Nino*. Comment cette idée de projet est-elle née ?

« C'est la volonté de vulgariser l'histoire auprès des plus jeunes. Le petit frère impulsif, curieux, entraîne sa grande sœur dans différents voyages temporels. La bande dessinée permet parfaitement ce type d'évocation. Les personnages suivent un fil historique, un fil d'Ariane, d'où le prénom de l'héroïne. »

En septembre, vous publiez un tome sur la Belgique occupée durant la Deuxième Guerre mondiale. Comment avez-vous procédé pour vous documenter ?

« Cela n'a pas été facile pour moi, habitant en France. Je me suis beaucoup documenté auprès du rédacteur en chef de Spirou, Morgan Di Salvia, qui est historien de formation. Il m'a donné beaucoup de pistes. J'ai fait relire le scénario par plusieurs historiens belges pour être sûr de ne pas me tromper, y compris dans la façon de percevoir les choses. »

Auriez-vous un petit conseil à donner à nos lecteurs enseignants ?

« Surtout, faites comme vous le sentez. Suivez votre instinct. Il n'y a que vous qui trouverez la façon de faire passer votre matière et votre vision des choses. Il faut être à l'écoute de soi et des jeunes. » ■

¹ <https://www.lemonde.fr/blog/uneanneeaulyce/>



Wouter Vanschelden

Les fossoyeurs de la Belgique

Éd. MediaNation, 272 p., 24,99€

l'été, il fait grand bruit. C'est que l'auteur y raconte par le menu la crise de 662 jours que le pays a traversée entre la démission du gouvernement Michel et la mise sur pied de l'équipe d'Alexander De Croo. Et si Magnette n'a pas démenti la phrase en question, Thomas Dermine, qui fut son bras droit durant toutes ces négociations, s'est pour sa part fendu de plusieurs tweets sur le livre, le jugeant notamment « (très) bien informé ».

De fait, le journaliste néerlandophone a visiblement eu accès à de nombreux interlocuteurs de tout premier plan, qui lui permettent de retracer dans le détail certaines conversations jusqu'aux secrètes, en ce compris celles qui se seraient tenues... dans le bureau du Roi ! Le livre, sans doute un peu trop flamand dans sa vision, égratigne pas mal de présidents de partis et de ministres. Il donne surtout le sentiment que les élections de 2024 risquent de déboucher sur une lourde remise en cause du visage de la Belgique telle qu'elle se maintient encore. (Ch. C.)

LES COULISSES IMPITOYABLES DES NÉGOCIATIONS FÉDÉRALES

« Dis Bart, cela vous dérangerait si nous gardions le nom de Belgique ? » Cette question, Wouter Verschelden la prête à Paul Magnette, qui ne l'a pas démentie. Il l'aurait adressée au leader de la N-VA au cours de négociations secrètes sur une 7^e réforme de l'Etat envisagée dans la foulée des dernières élections fédérales. Et si elles ont finalement capoté, elles auraient été très loin dans l'engagement de la Belgique sur la voie du confédéralisme.

Un exemple parmi bien d'autres des révélations inédites dont fourmille son livre, *Les fossoyeurs de la Belgique*. Sorti au début de



Gabriel Ringlet

Va où ton cœur te mène

Paris, Albin Michel, 2021, 153 p., 18 €

LES DEUX ÉLIE DE GABRIEL RINGLET

Assumant la filiation gracieuse de Christian Bobin, Jean Sullivan ou Sylvie Germain, Gabriel Ringlet nous revient avec ce petit essai inspiré et inspirant né du confinement. Trois mille ans séparent les deux Élie que la pandémie donne au théologien condruzien, désireux d'un nouveau souffle prophétique, l'envie de rapprocher en faisant un détour par Qohélet. D'une part, le prophète Élie, dans lequel l'auteur veut voir une modernité encore plus grande après le Covid. De l'autre, le petit Élie, dernier petit-filleul de Gabriel Ringlet que celui-ci a emmené par chemins et bois durant la pandémie. Avec des mots fragiles, il ne parle plus cette fois de la fin de vie, mais de son commencement, de la naissance : « Tu as si bien réveillé l'enfant qui sommeillait en moi... » (J-F. L.)

LA VISION DE MGR DE KESEL

Primat de Belgique depuis 2015, le cardinal Jozef De Kesel, archevêque de Malines-Bruxelles, est un homme discret et de son temps. À l'image de l'Église de Belgique actuelle, il ne s'inscrit pas dans une vision hégémonique, conservatrice et

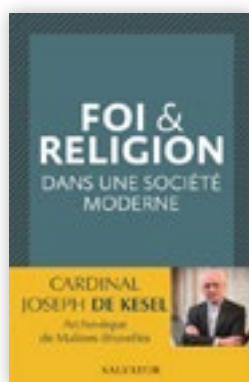
prosélyte. Immobilisé en raison du traitement d'un cancer, il avoue avoir trouvé dans les Écritures un secours dans cette épreuve. Il en a profité pour coucher sur papier ses réflexions sur la place de la religion dans une société déconfessionnalisée comme la nôtre. Dans un premier temps, il dresse un tableau de l'évolution historique. Dans un second, il apporte une réflexion théologique sur la façon dont l'Église doit se repositionner dans la société. Car, pour Mgr De Kesel, l'Église de demain ne disparaîtra pas mais sera plus petite et plus humble : « Le christianisme ne peut être pleinement lui-même lorsqu'il est hégémonique », analyse-t-il. (J-F. L.)

CONCOURS



Nous vous offrons des exemplaires de la collection, à gagner avant le 1^{er} octobre, sur : www.entrees-libres.be

Les gagnants de notre concours du mois de juin (*Harceler n'est pas jouer*) sont : Madeleine Kabeya, Pol Alard, Monique Derosne, Sabine Bauloye et Emmanuelle Ourbais. Bravo à eux !



Joseph De Kesel

Foi & religion dans une société moderne

Salvator, 142 p., 14 €